

Une semaine, un livre

N°535, 12 novembre 2023

Marian Engel

Ours

Bear

Traduit de l'anglais par Géraldine Chognard

1976, Éditions Cambourakis 2022

173 pages

Une archiviste part séjourner sur une petite île pour y faire l'inventaire des livres et des meubles d'une maison isolée qui a été donnée à la fondation pour laquelle elle travaille. Mais un ours domestiqué, légué en même temps que la demeure, habite dans la propriété.

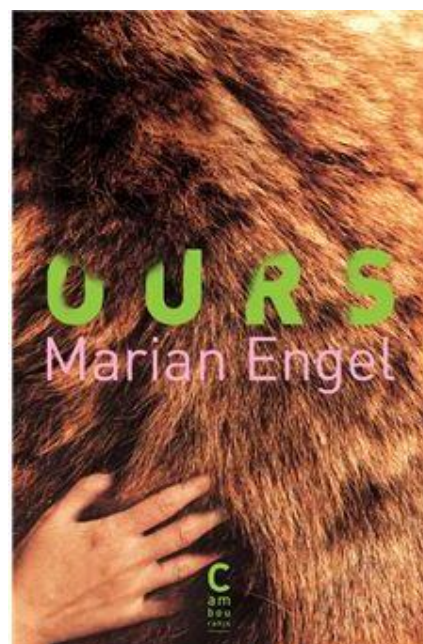
L'archiviste aime son travail, elle est enchantée par la nature environnante de l'île dont elle est la seule habitante, et passée la première surprise, elle se prend d'intérêt pour l'ours, intérêt qui, dans la solitude de l'île, se transforme en un sentiment plus complexe. Cette longue nouvelle plutôt que roman se déroule sur une période de quelques mois et dans un lieu unique. L'histoire de l'archiviste et de l'ours, oscillant entre réalité et fable malgré son ton direct et parfois cru, est l'histoire d'une femme libre qui se bat contre les tabous, les idées reçues et les convenances.

Marian Engel surprend. Elle commence par une histoire assez banale qui décrit le métier d'archiviste, s'intéresse aux inventaires et à la personnalité du donateur, d'ailleurs fort originale et typique des explorateurs érudits et plutôt asociaux du XIX^e siècle, pour glisser petit à petit dans les sentiments de son personnage, dans ses questionnements et n'hésite pas à passer soudainement dans une histoire presque irréelle, dans un érotisme rare et surprenant. L'archiviste de Marian Engel n'est pas une vieille fille coincée, bien que célibataire d'âge mûr. C'est une femme libre qui fait face à ses sentiments et ses désirs de façon directe, sans se voiler les yeux. À ce titre, c'est un personnage féministe.

Ours est écrit dans un style simple et facile. Les descriptions de la nature omniprésente et des sentiments complexes de l'archiviste, conduisent ce récit sans temps morts et forment un tout assez troublant entre naturalisme et fantasme onirique. *Ours* est un livre original qui a marqué son époque au Canada et dont la lecture est vivifiante de nos jours.

.....

Marian Ruth Engel, née Passmore, est née en 1933 à Toronto et morte en 1985 dans cette même ville. Après des études de langues et de lettres, elle reçoit une bourse pour passer un an à l'université d'Aix-Marseille et travaille comme traductrice. Après s'être mariée et avoir eu deux enfants, elle devient enseignante dans diverses universités. Elle est aussi très active dans les mouvements de défense de la littérature et des écrivains canadiens. Son premier roman a été publié en 1968. Elle a écrit 16 livres.



Une semaine, un livre

Extraits :

Une nuit alors qu'elle travaillait devant la baie vitrée du haut, baignée d'un vent d'été douxereux, de la musique grecque commença à envahir l'espace. L'ours dormait devant le feu éteint. Minuit était passé depuis longtemps. Le vent jouait avec ses papiers dans les sanglots du bouzouki.

« Ours, dit-elle soudain, viens danser avec moi. » Elle se leva et plaça ses pieds à la mode grecque, levant ses bras telle une figurine crétoise.

Lentement, l'ours se souleva. Elle avait l'impression que se tenir longtemps debout sur ses pattes arrière lui faisait mal ou lui était inconfortable, que ses muscles ne lui obéissaient pas bien dans cette position, mais il se dressa face à elle, qui bougeait ses bras et ses pieds au rythme de la musique, et amorça une danse lente et hésitante.

Elle le regardait. Il était magnifique. Un étrange mannequin obèse, mésomorphe, absurdement lourd d'épaules et d'arrière-train, tentant de danser debout pour la première fois. Un bébé ! Merveilleusement précaire dans son équilibre, avec ce demi-sourire timide, ce buste trop massif...

Dzing, faisait la musique. Dzung. « Ephies... » Tu es parti. Non, je ne partirai pas, se dit-elle en pensant à lui. Jamais je ne partirai. Je me fabriquerai d'étranges vêtements en fourrure pour passer l'hiver près de toi. Jamais, jamais je ne te quitterai.

Il dansait face à elle. Il avança un peu, déplaçant son poids d'une hanche à l'autre, balançant délicatement ses énormes pieds, fendant lentement l'air de ses bras. Elle avança vers lui. « Eph...ie...ess. » Les boîtes grecques à Toronto avaient passé ce titre jusqu'à ce que le moindre anglo-saxon en connaisse au moins quelques paroles. C'était un chant qui parlait de perte et de solitude. Irrésistible.